

Concours de nouvelles : « Entre chien et loup »

Ce sera sans moi

Ça commençait mal, très mal. Derrière le rideau mité, aucune lumière ne perçait. Cette journée n'était pas une nuit de pleine lune, une nuit pour les monstres, les assoiffés de sang. Non, c'était tout simplement une sale journée, une journée de merde qui commençait. Je n'en espérais pas mieux ce matin en me réveillant dans mon appartement au bord du périphérique. J'ai donné deux coups de poing dans mon traversin fatigué, je l'ai tordu avec force et je me suis installé. J'ai empoigné Virginie qui me traitait de « Cher connard » en 350 pages. Ça m'a encouragé à mettre les mains dedans, et même à m'y rouler dans ce foutoir de vie. Histoire de bien regarder les choses en face, j'ai donc commencé ma journée avec 50 pages qui se foutaient de ma gueule. Je ne méritais pas mieux. Ça m'a fait un bien fou. De parcourir ces vies misérables qui ne valaient pas mieux que la mienne, ça m'a réconforté. Je me suis senti moins seul.

Ragaillardi, j'ai décidé d'aller voir le monde, de prendre ma place dans cette société. J'ai laissé Virginie éventrée sur mes draps froissés, soulagé mon traversin qui gémissait et posé pied à terre. Le gauche. En faisant mes premiers pas, je me suis dit que j'assurais, que c'était bon pour mon bien être. Je commençais par faire travailler mes jambes plutôt que la pulpe de mon index à faire défiler sur mon téléphone les posts de la folie planétaire. J'ai donc marché de mon lit jusque ma fenêtre grise. En plus ça augmentait mon score journalier de pas dans mon appli santé. Top ! J'ai collé mon nez à la vitre. Derrière le smog carboné j'ai découvert sur le trottoir un gilet jaune et casquette verte ou trônait le logo de la ville de Paris. Un de ceux qui se lève tôt, à qui le monde appartient, paraît-il. Il était lesté d'une espèce de sac à dos motorisé relié à un appendice souffleur. Dans un bruit assourdissant, il

s'évertuait à faire virevolter quelques feuilles de platane collées au bitume boursoufflé. C'était pourtant joli ces feuilles jaunes et rouges sur fond gris. J'en voulais à Paris et sa ville soi-disant écologique où les balayeurs augmentés excellaient à faire péter les compteurs de l'empreinte carbone et de nuisance sonore pour une efficacité discutable. Une empathie m'a gagné à observer ce conquérant de l'inutile, cet homme complètement lobotomisé dans ce vacarme incessant, huit heures durant, cinq jours par semaine. « Fluctuât nec mergitur » inscrit sur son gilet. Au cœur de la tempête, un chouette métier d'avenir pour ne pas sombrer. De voir cet être malmené, vêtu de fluo avec ce slogan odieux, ça m'a mis les abeilles. J'ai sauté sur mon téléphone endormi pour y déverser un post haineux. Cracher ma bile. Heureusement en saisissant mon téléphone, de croiser mon reflet déprimé sur l'écran noir en veille, ça m'a tétanisé. Je me suis senti con. Finalement je n'ai pas vomi sur la toile. Il fallait se reprendre, dédaigner ce réflexe sordide de communication névrotique, refréner ce geste d'automate devant l'écran hypnotisant. Et puis aussi, ne pas céder à mon canapé aguicheur avec ses séries sans fin. Il était 9 heures, ce n'était pas l'heure. Je devais aller au boulot et en plus j'étais en retard. Alors j'ai claqué ma porte et ai décidé d'aller me balader. On verrait plus tard pour aller au boulot. Quitte à me prendre une bonne engueulade, j'en avais l'habitude.

Une fois sorti, j'ai compris que la fête n'était pas finie. La bande son et l'image étaient pourries. Des embouteillages monstrueux, des travaux à gogo, des visages déprimés aux oreilles bouchonnées devant des écrans énervés. Tout va bien ai-je pensé. Un havre d'humanité. Du coup, le ciel noir s'est lui aussi mis de la partie. Il a cloué le bec au reste de soleil et a déversé sa tristesse par seaux. Les échines se sont courbées davantage. J'ai vu une armée de zombis, soumis. J'ai levé les yeux vers cette fontaine de désespoir et laissé le ciel me rincer les idées. Un fois rafraîchi, j'ai décidé de partir baguenauder dans mon quartier bétonné. J'ai commencé mon périple par ma boutique de CBD. J'ai pensé au ministre de l'intérieur sans profondeur, cet

homme au dard malin l'avait mauvaise en ce moment, et c'était bien fait pour lui. Depuis que la Commission européenne avait vilipendé ce fier de sa bêtise, on pouvait s'enfumer léger sans se retrouver au panier. Ce n'était pas encore gagné, ils étaient nombreux au gouvernement, cocaïnés ou alcooliques mondains, à nous faire la leçon sur le cannabis. On était champion du monde de la fume et ils continuaient à crier au loup. Une pitrerie. Je repensais à ce moraliste à deux sous, sous les ors de la république, qui avait fait pleurer les françaises avec son histoire de bite sordide, que la justice avait laissé sans tâche, cet exempté de justice.

Voilà où j'en étais de mes pensées, lorsque dans ma tête encombrée, mon ange gardien qui veillait sur ma cohérence psychique m'a exhorté à lâcher prise. Think positive, me suis-je dit. C'était à la mode et ça ne faisait pas de mal. J'ai obtempéré. J'ai essoré mes neurones de cette mélasse toxique et je me suis roulé un bédot bien tassé au CBD. C'est en recrachant ma fumée homéopathique vers les cieux énervés que j'ai enfin réussi à oublier celui qui la veille encore déversait ses ordures au JT. Alors bien calmé par cette molécule autorisée sans THC, j'ai repris ma foulée. J'ai retrouvé avec délectation cette foule anonyme qui courait sans entrain vers un gagne-pain rassis. Un flot obéissant aux invectives de consommation. J'étais seul, traînant les pieds, au cœur de cette marée pressée.

Dans mon esprit révolté une idée a poussé. Je l'ai détaillée, étonné, amusé. Il paraissait inoffensif ce germe empoisonné. C'était une pensée à ne pas avoir pour passer entre les mailles, pour ne pas sortir de la mêlée, ne pas se faire remarquer, ne pas avoir sa tête qui dépasse. Un avis sur la vie qu'il fallût savoir taire parce que cela ne se fait pas. « Ce n'est pas possible ! ». « Et puis quoi, tu ne veux quand même pas finir SDF ! » La menace était lourde. Le paradigme était solide. Chacun devait participer à ce jeu mortifère. Travailler réussir, travailler acheter, travailler posséder. Ne pas faire partie des fainéants, des assistés, des révoltés. Être un cliché souriant et

heureux, gorgé de projets de carrière, et gagner du pognon, de la thune, de la caillasse. S'en mettre plein les poches pour en mettre plein la vue.

J'ai craché sur ce mec aux dents acérées. J'ai opté pour le coup de tête. Un coup de boule à la Zidane, à la cruauté du quotidien. Un coup de pieds dans les couilles du sacro-saint travail. J'ai décidé de pas aller bosser, de ne pas donner la patte à mon maître, de faire mon sale gosse, quitte à me faire remarquer par mon DRH complice et sûrement à me faire virer. Peu m'importait. Ce matin, d'y aller, c'était à vomir. Peut-être que cette dernière taffe de CBD m'avait fait basculer, chuter et rouler sur le bas-côté, être au ban. Je n'en savais rien, je suivais mon instinct. Je n'y retournerais pas. Point. Peu importe le loyer ou la facture d'électricité. Rien à faire de ces dîners parisiens à se gausser de son rôle dans la société. J'étais prêt à ne pas singer ces imbus d'eux même, de leur salaire, de leur appartement, ces adeptes de la propriété, d'intérieurs ikéaisés et de cuisines aménagées, ces heureux endettés qui signaient pour vingt ans. Ce matin-là, j'ai quitté le rang. Je n'en ferais pas partie. Je n'irais pas au taf. Ce sera sans moi.

Encore estomaqué par cette route quittée, j'ai abandonné mes croyances assénées et mes désirs de puissance. Là, sur le bitume gris, j'ai laissé ce tas nauséabond. Je ne me suis pas retourné. Des étoiles plein les yeux, ébahi de fraîcheur, j'ai démarré. Mon être intérieur jubilait. Un premier pas, puis le suivant. Cela semblait si simple. Sur ce nouveau chemin qui m'était inconnu, la grisaille des visages s'est estompée. Dans la rue, chaque regard, chaque démarche excitait mon imagination. Tous me racontaient une histoire. Une foule de mots, d'émotions. Les êtres laissaient place aux récits. J'en voyais de toutes les couleurs, de roses pailletés d'illusions aux noirs calcinés de rancœurs. Des tromperies, du sexe et de la possession, de l'ennui, des larmes et des convoitises, des espoirs ensevelis et des effondrements sédatés, C'était bouleversant. Mon souffle s'accélérait. Je n'avais pas de montre connectée pour mesurer mon taux d'oxygénation mais je soupçonnais des

données à faire interner la première intelligence artificielle qui s’y serait intéressée. Je restais immobile, dégainant quelques oms yogiques pour flirter avec la sérénité, permettre à mon souffle de se stabiliser. Rassuré malgré ces histoires à dormir debout qui s’empressaient autour de moi, je reprenais pied. J’ai continué mon chemin. À gauche de la bouche de métro vorace, une ruelle désertée m’a fait un clin d’œil aguicheur. J’ai bifurqué et me suis éloigné du flot ininterrompu de ressources humaines. Je me sentais dépassé par l’ampleur de ma décision. Je n’étais plus un produit déprimé. En prenant cette ruelle, un silence à recouvert le bruit incessant. Cela m’a conforté. Mon allure s’est ralentie tout autant que mon regard s’est aiguisé. J’ai croisé une petite femme ballonnée qui marchait d’un pas mesuré. Sa prééminence fœtale m’a enjoué. J’ai compris que cette bulle de vie, cette ode à l’espoir, à une suite pour l’humanité, anéantissait les dernières traces de mon gémissement victimaire biberonné aux inquiétudes cathodiques. Ma plainte périssait. Gémir, à quoi bon ! Agir pour ne pas subir. J’ai vu ce bout de vie à venir et cela a changé mon regard. Dans mes yeux rageurs, une colère s’est montrée. Le monde se mourrait et cette femme ronde y croyait. Je ne sais pas quelle molécule coulait dans ses veines mais elle souriait à demain. Cet avenir qu’elle portait me lançait en pleine poire une injonction au combat. Hors de question de baisser les bras. Ma mission était simple. Hurler contre la nuit qui s’abattait sur le monde. Réveiller les morts qui se croyaient vivants. Protéger ces dernières parcelles de lumière qui tremblaient au cœur de l’ouragan. Je le devais. Cette inconnue, croisée dans cette ruelle écartée, ignorante du message qu’elle portait, je lui devais. Cet espoir qu’elle me montrait m’inspirait. J’avais pris un chemin de traverse et l’éveil me gagnait. Tout comme cette femme fécondée, les amas d’atomes qui m’entouraient avaient aussi un message pour moi. Le panneau publicitaire avec cette femme servile en sous vêtement, ce détritrus de fast-food collé au bitume. Devant l’entrée d’un parking, un matelas souillé et deux sacs plastiques qui contenaient une vie. Tout me semblait signifiant. Le

message était clair. S'insurger, crier, quitte à vociférer. Faire obstruction, construire un barrage. Ne pas se laisser faire. Ne pas laisser faire. La planète terre sombrait, l'humanité toute entière avec. N'était-il pas trop tard ?

Ma messagère arrondie avait ralenti son allure pour mieux lécher la vitrine d'une librairie. Elle devait être une habituée et y glaner quelques nouvelles idées de lecture. Cela m'a fait saliver, j'ai décidé d'y goûter. Tout disponible que j'étais, j'ai poussé plus loin le désir et suis rentré d'un pas décidé dans cette librairie. En poussant la porte, j'ai senti les poils de ma barbe s'assouplir tellement l'atmosphère y était chaleureuse. Il faisait bon y traîner. Ça sentait le papier à plein nez. Au fond de la boutique, un murmure lointain de voix, échangeaient en toute discrétion pour ne pas déranger les lecteurs de quatrièmes de couvertures. Je dépassais la table des livres que nous proposait le libraire en me promettant d'y retourner pour savoir à qui j'avais à faire. Je remarquais un présentoir de carnets, devant, une vitrine de stylos. De voir ces objets au cœur de la littérature, il n'y avait pas à s'y tromper. Il savait y faire ce libraire. C'était comme de mettre un radar en bas d'une longue descente. Nombreux automobilistes s'y faisaient prendre. La moisson était toujours bonne. Et bien le révolté, l'indocile que j'étais s'y fit prendre. J'ai reniflé, palpé la texture des feuillets, comparé papier ligné et vierge, j'ai longtemps hésité. Ma velléité littéraire que je sentais naître, méritait sobriété et élégance. Je me suis finalement décidé pour le papier vierge et une couverture en simili cuir noire plutôt que cartonnée et bariolée. J'en avais pour 25 euros, 200 pages à noircir. Des heures et des heures de plaisir et d'angoisse. Mieux que Netflix. Pour le même prix qu'un mois d'abonnement. Pour le stylo, ça se compliquait, les prix étaient monstrueux. J'ai décidé de ne pas m'acoquiner avec la petite étoile blanche pour ne pas faire rougir ma carte bleue. J'en ai quand même profité pour l'essayer afin de vérifier si je matchais avec cet outil. Mont-Blanc et moi n'avions rien à faire ensemble. 4810 mètres nous séparaient. Une incompatibilité de classe sociale. J'ai abandonné cette

vitrine de plumes présomptueuses et suis parti régler mon carnet. Un bouquet de modestes Bic m'attendait sur la caisse enregistreuse. J'en ai cueilli un de toutes les couleurs. C'était parfait. Je tenais mon butin. Le combat pouvait commencer. Je quittais le comptoir quand je fus apostrophé par une étagère qui débordait de livres. Que des copains qui me faisaient signe. Stéphane Zweig était là avec son Magellan. Il me conseillait de persévérer dans ma quête de l'île aux épices. Jack London était évidemment de la partie avec son vagabond des étoiles qui même prisonnier, sous camisole, restait libre et indomptable. Georges Orwell en quatre chiffres me sommait de rester vigilant, même Ira Levin me suppliait de ne pas abandonner le monde à ce bonheur insoutenable. J'ai écouté chacun et enrichi ma nouvelle doctrine de tous leurs sages conseils. Je me sentais gonflé, conquérant de l'inutile en quête de sens, prêt à changer le monde en toute humilité, sic ;-) J'ai pensé à Don Quichotte. A cœur vaillant rien d'impossible me suis-je dis.

C'est en repassant devant la table des livres sélectionnés par le libraire que mon œil s'est posé sur « L'appel de la forêt ». Un frisson polaire a parcouru mon épine dorsale. J'ai pensé à construire un feu. Ce fut une révélation. Comme lors d'une psychanalyse qui piétine depuis dix ans, un moment, un mot et toute la construction d'une vie erronée qui se dévoile. C'était clair, lumineux. Jack l'avait écrit pour moi. Je quittais la meute de chiens dociles qui marnait à tirer son traineau. Je retournais à la vie sauvage. Entre chien et loup, j'avais choisi mon camp. Armé de mon stylo, je serai loup.